

Jan Decorte et «Dido»: first meeting

Martine D. Mergeay

Mis en ligne le 05/09/2006

Avec le court chef-d'oeuvre de Purcell, le père du théâtre flamand signe son premier opéra.

Vision sensible et simple, allant à l'essentiel. Excellente interprétation musicale.

Un débutant n'aurait pas osé, un routier de l'opéra non plus. Il fallait la puissance d'un Jan Decorte, le père du théâtre flamand contemporain, doublée d'un brin d'inconscience pour se risquer à ce «Dido and Aeneas» de Purcell, si court, si dense, si émotionnel que la plupart des metteurs en scène manquent leur but. Un but implacable et attendu de tous: la mort de Dido, le plus beau lamento de l'histoire de la musique, si souvent entendu hors de son contexte qu'il ferait oublier combien il est lié à ce qui précède - la rupture brutale avec Aeneas, littéralement jeté dehors et renvoyé à ses vaisseaux - et la déploration du chœur, son sublime prolongement.

L'opéra est très bref, la musique délicate, le théâtre réduit et les enjeux dramatiques énormes, une configuration paradoxale dont Decorte s'est sorti en travaillant léger: chœur à jardin, orchestre à cour, espace de jeu délimité par une toile dorée suspendue, comprenant une ouverture rectangulaire latérale, par laquelle entrent et sortent les personnages. Costumes très simples, intemporels (mais plutôt rue Antoine Dansart) et lumières expressives. Plus la présence poétique d'un Cupidon joué par Sigrid Vinks alias Madame Decorte, sorte de Pierrot muet, lunaire et favorable, coiffé d'une couronne de carton argenté, en charge d'introduire les héros et de disposer sur scène les accessoires liés à l'action. On est à deux doigts du théâtre pour enfants, n'était la violence des passions et des forces maléfiques qui leur sont opposées. Decorte le traduit finement par le jeu des chanteurs, hiératique ou grotesque, et par des tableaux d'une beauté fulgurante (la mort de Didon). Au total, un mélange (rare dans ce secteur), de modestie et de virtuosité, où le metteur en scène laisse affleurer son amour pour la pièce par quelques signes d'émotion directs, naïfs même, tels les pétales de rose dispersés autour de la reine vaincue.

Quant à la musique, confiée au flamboyant Richard Egarr à la tête de son B'Rock, on appréciera le dynamisme et le sens théâtral de l'orchestre, mais avec deux regrets: l'absence incongrue de basses dans le continuo (sans doute est-ce délibéré) et les désordres récurrents. Par contre, l'Octopus Kammerkoor (également fondé par Egarr et entraîné par Bart Van Reyn), est remarquable de nuances, de couleurs et de précision.

Enfin, la distribution est pratiquement idéale, avec Wilke te Brummestroeete dans le rôle titre - voix, musicalité et expression somptueuses, théâtre un peu statique -, la fascinante Barbara Hannigan en Belinda, Liesbeth Devos en deuxième dame, Maarten Koninsberger, voix et allure puissantes, en Aeneas, Giles Underwood en magicienne (chantant baryton et contre-ténor!) et Jonathan de Ceuster et Patrick van Goethem, contre-ténors, en sorcières.

Au Kaaithheater, encore le 5/09 à 20h - 02.201.59.59 - Web www.klarafestival.be.